

Réponse à l'extrait que M. Bacher ... a donné, dans son Journal du mois de février 1780, des Observations sommaires sur tous les traitemens des maladies vénériennes / [Jean-Stanislas Mittié].

Contributors

Mittié, Jean-Stanislas, 1727-1795.
Bacher, M. 1709-approximately 1800.

Publication/Creation

Montpellier : [publisher not identified], [1780]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/ekzczxjm>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

8

RÉPONSE

A L'EXTRAIT

Que M. BACHER, Docteur-Régent de
la Faculté de Médecine de Paris, a
donné, dans son Journal du mois de
Février 1780, des *Observations sommaire*
sur tous les traitemens des Maladies
vénériennes, particulièrement avec le
végétaux.

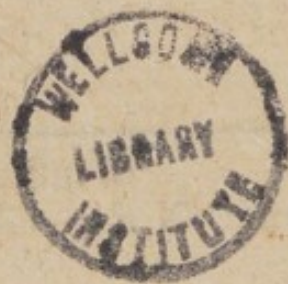
Mendax infamia terret
Quem! Nisi mendosum & mendacem
HORACE

Par M. JEAN-STANISLAS MITTIÉ
Docteur-Régent de la Faculté de Médecine, et
l'Université de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy
Médecin ordinaire du feu Roi Stanislas, Du
de Lorraine & de Bar, &c.



A MONTPELLIER,

M. DCC. LXXX.





R É P O N S E ⁸

A L'EXTRAIT

QUE M. BACHER a donné , dans son
Journal de Médecine de Paris , du
mois de Février 1780, des *Observations
sommaires sur tous les traitemens des
Maladies vénériennes, particulièrement
avec les végétaux, par M. MITTIÉ.*

Fais bien & laisse dire ; fais mieux encore ,
& tu confondras.

EN voulant détruire un préjugé généralement
reçu, depuis trois siècles , en Europe , dont il est
le fléau , je ne me suis point fait illusion sur
la grandeur & la difficulté de l'entreprise ;

j'en ai prévu les dangers & les obstacles ; j'ai envisagé le bien qui résulteroit de son succès : cette idée a excité mon émulation & encouragé mes travaux.

Quelque hardi que fut le Projet , je ne l'ai point trouvé au-dessus de mes forces , & quel que fut le nombre de mes ennemis , je ne les ai pas craint.

J'ai préparé d'avance , & dans le silence , les armes avec lesquelles je combattrois ce dangereux préjugé : quand je l'ai attaqué , j'étois , j'ose dire , assuré de le vaincre.

La présomption ne m'a point aveuglé , toujours en garde contre moi - même , me méfiant de mes preuves , j'en ai été le critique le plus sévère.

Après m'être assuré de la trempe de mes armes , & de leur bonté ; comptant sur la fermeté & la patience qu'il falloit pour arriver à mon but ; plein d'une noble confiance dans mes propres forces , je suis entré en lice.

Sans prôneurs , sans partisans , seul contre

une foule innombrable d'Adversaires attachés à d'antiques erreurs, je me suis vu obligé d'user de prudence, pour ne pas compromettre, dans une premiere attaque, la bonté de ma doctrine & le succès de ma pratique, en les opposant de front à un préjugé presqu'universel. J'ai eu recours à une démarche qui engageât les sectateurs de l'opinion que je combats, dans une discussion; voulant me servir de leurs propres moyens de défense, pour démontrer les défauts de leur méthode & les avantages de la mienne.

Si j'avois écrit sur tout autre sujet que sur la maladie Vénérienne, j'aurois simplement publié mon Ouvrage; mais, dans la fausse persuasion où l'on est que les différens écrits sur cette matiere renferment tout ce que l'on pouvoit en dire, j'ai cru devoir tenir une conduite différente.

L'expérience des tems & la connoissance des hommes qu'il me faut combattre, m'ont fait craindre que le Public ne perdit le fruit

de mes travaux : si j'avois pris le ton & la route ordinaire , mon Ouvrage eut été condamné sans examen , tant la prévention est aveugle & générale ; j'aurois eu beau réclamer , ma voix n'eut jamais pu se faire entendre au milieu de la multitude , qui se feroit élevé contre mes principes. Le préjugé , l'amour-propre , l'intérêt l'auroient emporté , infailliblement , & le Public auroit fini par me croire dans l'impossibilité de répondre aux objections que l'on me fait aujourd'hui.

1°. *L'on a essayé , dit-on , tout ce qu'il propose , & l'on n'a pas réussi ; ce qu'il avance est faux & impossible.*

2°. *Il n'y a point de meilleur remède que le mercure , puisqu'il guérit.*

3°. *L'on se sert de mercure depuis près de trois siècles , un usage aussi long est une preuve convaincante de son efficacité.*

4°. *Veut-il en savoir plus que les grands Médecins qui ont été avant lui ? Ils ont employé le mercure & s'en sont contenté.*

5°. *Ceux qui disent guérir avec des Végétaux, sont des imposteurs; s'ils opèrent des guérisons ce n'est qu'à l'aide du mercure qu'ils y ajoutent.*

Ces allégations ne sont faites que pour en imposer au vulgaire; elles sont fausses, illusoires & nullement concluantes.

Si des personnes de l'art les ont avancé, c'est par inconséquence & par une suite de leur préjugé. Le Public, qui raisonne sans savoir, & ne parle que d'après ceux qu'il croit fait pour juger, est leur écho. Cette erreur, dont il porte la peine, se détruira, quand ceux qui l'y ont induit, voudront examiner, réfléchir & m'imiter.

En attendant une discussion plus détaillée, je répons, succinctement, à ces objections.

1°. Dans les différentes tentatives que l'on a faites en Europe pour guérir avec les Végétaux, si toutes n'ont pas réussi également, c'est que des personnes de l'art ne les ont pas toujours faites; d'ailleurs on manquoit

d'une methode qui en dirigeât l'administration de maniere à obtenir un succès constant. Le défaut venoit donc de l'art & non du moyen , parce que l'on agissoit sans principes. Il n'est donc pas impossible de guérir, quand on suivra une méthode éclairée. D'après l'exemple d'une multitude innombrable de guérisons , il y a de l'inconséquence , & même de la mauvaise foi à soutenir que l'on ne guérit pas de cette maniere , puisque non-seulement des peuples , mais même des Régions entieres ne se guérissent qu'avec les Végétaux.

C'est une erreur de croire que la nature du climat & des plantes favorise la guérison dans certaine partie du monde, plutôt qu'en Europe. Chez tous les hommes , du Midi au Nord , du Levant ou Couchant , le vice Vénérien est le même. Ce n'est pas une raison , néanmoins , pour traiter l'habitant de la Zone torride avec le même remede & de la même maniere que celui d'un climat tempéré ; ni

celui-ci comme un habitant de la Zone glaciale : mais l'effet que le remède doit produire dans l'économie animale , pour guérir , doit être le même chez tous les individus , & le climat que chacun habite fournit des plantes propres à l'effectuer , sans avoir égard aux sueurs , aux felles , à la salivation , &c. produites par l'usage des différens remèdes , employés jusqu'ici : évacuations inutiles à la guérison , occasionnées par la qualité , la quantité du remède , jointes à la disposition du sujet à l'évacuation qu'il éprouve , favorisée , de plus , par la nature du climat. Telles sont les sueurs qui ont lieu naturellement dans les pays du Midi , exemple qui a trompé ceux qui , sans en examiner la cause , ont tiré des conséquences , dont ils ont voulu faire l'application aux habitans d'un autre climat.

Si l'on a guéri avec les Végétaux par hasard , si je guéris avec les plantes que j'ai indiquées , parce que j'ai découvert d'où

dépend la guérison , comme je l'ai fait connoître : si cette espece de traitement se pratique avec succès par-tout ailleurs qu'en Europe , il n'est donc pas faux , encore moins impossible que l'on guérisse avec les Végétaux ; car on ne peut aller contre des faits.

2°. Le mercure guérit, j'en conviens ; mais ce n'est pas toujours ; lorsqu'on l'emploie , c'est au risque du malade & sans que celui qui administre le mercure sache comment il opere , ni comment il guérit. D'ailleurs l'usage du mercure est accompagné d'inconvéniens qui lui sont particuliers , dont plusieurs autres minéraux , qui guérissent mieux & plus constamment que lui , sont exempts ; donc le mercure , même parmi les minéraux , n'est pas le meilleur remede.

3°. L'ancienneté d'une erreur n'en justifie pas les abus , de même que le long usage d'un remede n'excuse pas les maux qu'il occasionne , & l'habitude de faire mal n'est

pas un droit de continuer, quand on peut faire mieux, sur-tout lorsqu'il s'agit de la santé & de la vie des hommes. Comme les accidens qui surviennent pendant & après l'usage du mercure lui sont propres, inhérents à sa nature; comme ses succès sont douteux, l'on ne doit pas faire un crime à un Médecin, muni de l'expérience, de se dévouer au bien de l'humanité, en substituant une méthode salutaire à une pratique incertaine & dangereuse.

4°. Les grands Médecins qui nous ont précédé, faute d'autres remèdes, se sont contenté du mercure, dont ils connoissoient les inconvéniens. Le tems a instruit ceux qui leur ont succédé : la Chimie, en rendant familière la nature, la préparation des Végétaux & des Minéraux, a multiplié les moyens de guérir, elle a, de plus, éclairé la Médecine dans l'usage qu'elle en fait.

C'est un très-grand avantage pour ceux qui cultivent les Sciences & les Arts, de venir après de grands Hommes : la lumière des

uns , l'erreur des autres servent également à guider ceux qu'ils ont mis sur la voie. Il n'est donc pas étonnant, quand on marche sur leurs pas , qu'on aille plus loin qu'eux dans la route qu'ils ont ouverte.

5°. Ceux qui soutiennent qu'on ne guérit pas avec des Végétaux , ou que s'ils guérissent , c'est à l'aide des préparations mercurielles qu'on y ajoute , ne parlent ni d'après l'exemple & l'expérience , ni en hommes véridiques & instruits. La supercherie de quelques Charlatans ne doit pas être mise en parallèle avec la doctrine d'un Médecin. Les cures opérées par les Végétaux seuls ne peuvent être révoquées en doute ; ceux qui les nient, ou qui leur supposent une autre cause, mentent à leur propre conscience & au Public qu'ils trompent ; ils sont eux-mêmes imposteurs & calomniateurs.

Persuadé que je ne pourrois vaincre , tout-à-coup , la multitude en la heurtant de front , j'ai voulu attaquer son préjugé dans sa source, ensuite dans chacune de ses parties , afin

de faire mieux connoître par les détails où j'entrerais , toute la fausseté & le danger d'une opinion à laquelle on tient , parce qu'on ne veut ni réfléchir ni ouvrir les yeux. On rougira , un jour , de l'avoir adopté , sans aucun fondement ; on regrettera , trop tard , de l'avoir suivi , à cause des victimes qu'elle a moissonnées.

J'ai commencé par l'Aitiologie (1) de la salivation, où j'ai attaqué la méthode des frictions. Je l'ai fait de maniere à exciter le zele , & l'amour-propre de ceux qui la pratiquent ; malgré ses nombreux partisans, aucun , depuis trois ans , n'a pris sa défense.

Mon plan étoit de passer , successivement, en revue toutes les méthodes de donner le mercure , pour démontrer son insuffisance , ses inconvéniens , l'ignorance où l'on est sur sa nature , ses préparations , sur leur maniere d'agir & celle de les administrer. Comme

ce travail m'auroit mené trop loin , enflammé, d'ailleurs , par le désir d'accélérer le bien que je voudrois procurer à l'humanité, j'ai passé à la dernière partie de mon Ouvrage, comme à la plus essentielle , me proposant de revenir , incessamment , sur les autres.

Dans cette dernière partie , dont mes Observations sommaires sont le précis, je prouve, d'après l'exemple , le raisonnement & l'expérience , que les Végétaux sont les remèdes les plus propres à guérir , sûrement, radicalement , sans gêne , sans inconvénient , la maladie Vénérienne , dans tous ses degrés & avec toutes ses complications.

Pour marcher d'un pas sûr & agir en Médecin, j'ai posé des principes dont les conséquences m'ont paru justes , & dont les résultats sont certains. Sur ces fondemens , j'ai établi ma méthode ; les paragraphes de mes Observations sommaires sont , la plupart , autant d'aphorismes , qui renferment des points de théorie,

des faits de pratique vrais & incontestables; du moins personne, encore, ne les a niés ou contestés.

Si ceux qui vont au même but que moi par une voie différente, trouvent mes principes faux, hasardés, défectueux, que ne les réfutent-ils ! où que n'en opposent-ils de meilleurs ! Jusqu'à présent l'on ne m'a fait aucune objection ; vous seul, M. Bacher, me dites des injures, sans discuter aucun point de ma doctrine.

Si l'on ne m'a point critiqué, ce n'est pas faute d'avoir engagé à le faire ceux qui ne font point de mon avis ; je les y ai provoqué ; aujourd'hui, je les défie.

Fernel (2), mécontent de la routine aveugle & dangereuse avec laquelle on administrait le mercure, touché des accidens & des suites qui résultoient de son usage, avoit cherché une méthode plus éclairée, & des moyens plus doux de traiter la maladie Vénérienne : guidé par la raison, il avoit pensé que les Végétaux

devoient la guérir. Instruit par sa propre expérience , il s'en étoit convaincu.

Pénétré de ce principe , je marche sur ses pas ; sans vouloir m'assimiler à lui , mais courant la même carrière , Membre de la même Faculté , j'ai senti qu'il étoit prudent & sage de suivre une route qu'un si grand homme avoit frayée ; en adoptant ses vues , en développant ses idées , qu'il seroit flatteur pour moi & heureux pour l'humanité , d'établir une méthode digne de lui , qui portât jusqu'à l'évidence la théorie des maladies Vénériennes & son traitement à sa perfection !

Honoré de mon état, cherchant à l'honorer, desirant remplir l'obligation que je me suis imposée de faire quelque chose , qui justifiât la distinction avec laquelle la Faculté m'a admis dans son sein , j'ai cherché la partie de la Médecine , ou une maladie qui servit à exercer mon zèle , & me fournit l'occasion de travailler utilement pour le progrès de l'Art & le bien des hommes.

Je

Je n'ai rien trouvé qui dût plus que la Maladie vénérienne remplir mes vues, & qui offrit un champ plus vaste aux connoissances qu'exige la réforme d'un traitement aussi défectueux que celui des frictions ; réforme qui ne se peut faire , qu'en portant la raison & la lumiere dans une méthode où elles ne sont jamais entrées.

Parmi les ennemis que je me susciterois, en travaillant au bien de l'humanité, j'en ai compté de trois especes, dans les partisans du mercure.

Dans la premiere classe, j'ai compris ceux qui sont mes ennemis, avec une ignorance absolue de l'Art de guérir, quoiqu'ils le pratiquent ; qui ne me liroient pas, &, cependant, me condamneroient, le nombre en est grand.

Dans la seconde classe, ceux qui, n'ayant que des connoissances bornées, ne me comprendroient pas ; d'ailleurs, quelle qu'évidente que soit la vérité que j'enseigne, & quel que soit l'avantage qui en résulte pour le Public,

ils ne changeroient pas d'opinion , parce que leur intérêt & leur réputation en souffriroient. Ceux-ci forment le plus grand nombre.

Dans la troisieme , j'ai considéré ceux qui, sans disconvenir des inconvéniens du mercure , en sont partisans , de bonne-foi , parce qu'ils ne connoissent rien de mieux ; qui , avec du talent & des intentions louables , cherchent à s'éclairer , sont en état de juger , & prêts à embrasser le parti où la vérité & l'utilité se rencontreront. Cette classe est la moindre.

Je m'attendois bien , en réponse à ce que j'ai publié , que les premiers me diroient des invectives & clabauderoient ; que les seconds feroient cabale & me calomnieroient. Le silence étoit le seul parti convenable à leur opposer.

A l'égard de ceux de la derniere classe , je m'étois imposé , comme un devoir indispensable , l'obligation de lever leurs doutes & de répondre à leurs questions , n'ayant pas la

ridicule prétention de croire qu'une doctrine nouvelle, quelque bonne qu'elle soit, dont tous les points peuvent ne pas être saisis au premier aspect, soit adoptée sans objection. J'ai écrit, en particulier, pour ce petit nombre, & en général, pour ceux qui ont à cœur le soulagement de l'humanité. Mon ambition est d'en persuader quelques-uns; le temps fera le reste.

La mal-honnêteté, l'injustice, la mauvaise foi & l'indécence avec lesquelles, M. Bacher, vous avez parlé de moi & de mon Ouvrage, dans l'Extrait que vous en avez donné dans votre Journal de Février, vous ont fait regarder comme un de mes ennemis les plus acharnés & comme le chef des deux premières classes.

Je devois, d'autant moins, m'attendre à un procédé si peu conforme à la délicatesse, à la vérité & à la qualité de Confrere, que je m'étois montré à vous, d'un trop bon côté, pour ne pas espérer plus de justice de votre part.

Rappelez vous , M. Bacher , la conversation que nous eûmes ensemble , où je vous exposai le plan & le but de mon travail.

Je vous donnai à connoître l'avantage qu'il en résulteroit pour l'humanité & pour la médecine. Loin de vous avoir demandé la moindre indulgence pour mon Ouvrage, je vous priai de me faire les objections les plus fortes, & d'engager d'autres personnes à vous seconder; désirant avoir l'occasion de faire valoir, par mes réponses, la solidité de mes raisons, l'efficacité de mes moyens, & de mettre, dans toute leur évidence, les principes de ma doctrine & les effets de ma pratique.

Cette invitation, de ma part, n'annonçoit rien d'équivoque, ni foiblesse de raisons, ni fausseté de moyens. Elle étoit faite pour vous prévenir en ma faveur, & ajouter à l'intérêt que vous deviez prendre, en qualité de Confrere & de Citoyen, à un travail aussi utile.

Tout homme est maître d'avoir une opinion;

il est libre de ne pas adopter celle d'un autre; il a le droit de la critiquer, de la contredire, même de la condamner, quand il appuie sa censure de bonnes raisons: cette liberté ne fauroit faire oublier les bienfécances, ni ce qu'on se doit à soi-même & au Public.

Quelles que soient vos raisons contre ma doctrine, dont vous n'avez pas dit un mot, sur laquelle devoit porter votre critique, elles ne vous autorisoient point à m'outrager.

Je n'usurai pas de représailles. Les injures ne méritent point de réponse. L'offense d'un homme, qui se rabaisse lui-même par l'indécence de son procédé, est indigne de colere; & la voie de votre Journal, dont vous avez abusé, me venge, en vous faisant connoître.

D'ailleurs, les égards & les ménagemens que je dois à la Compagnie dont nous avons l'honneur d'être Membres l'un & l'autre, m'empêchent, pour ne pas la faire rougir, encore, de rien ajouter à la publicité de la mauvaise opinion que vous donnez de vous. Cette délicatesse dont j'ai montré plus d'une fois l'exemple, en lui

sacrifiant mon juste ressentiment, est une preuve de ma déférence & de mon respect. Quel tort n'avez-vous donc pas, envers elle, de m'avoir insulté, calomnié publiquement, au sujet d'une nouvelle doctrine, qui mérite la plus grande attention des Médecins & les plus vifs encouragemens de la part des Ministres, des Magistrats & des bons Citoyens ?

Les assertions que vous avez hasardées, dans votre Journal, vont me fournir l'occasion d'entrer dans quelques détails. Il est juste d'éclaircir & de rétablir des faits qui ont rapport à moi, & à la matière que je traite. Ce n'est point ici une justification, elle est au-dessous de moi ; mais il faut dissuader le Public de croire à l'aigreur de votre critique : si je me taisois, vous auriez l'air d'être vainqueur, cela vous rendroit trop fier. Détruifons vos faussetés & votre arrogance.

« Il est d'autres devoirs, me dites-vous, plus dignes du Médecin, parce qu'ils sont plus utiles au Public ». Hé ! quel est le Médecin qui a porté le zèle & l'amour de ses devoirs aussi loin que je l'ai fait pour le bien public !

Quel Médecin a employé autant de temps & de dépenses , a effuyé autant de peines & de désagrémens, pour tirer du chaos la matiere que je traite , dans la vue de substituer une vérité salutaire à une erreur funeste , erreur dont les effets ont coûté la vie à des millions d'hommes !

Quel Médecin a osé , comme moi , s'élever avec autant de fermeté contre un préjugé si accrédité , braver ses nombreux partisans , & dédaigner les clameurs d'une troupe de confédérés , dont l'ignorance, l'envie & la cupidité devoient m'en faire des ennemis cachés , dangereux & implacables !

Sans prétention , ne courant point après la fortune , ami de la paix , pourquoi ai-je sacrifié ma tranquillité à l'état de guerre où je me suis engagé ? si ce n'est pour le bien public.

Le Public a-t-il jamais reçu d'aucun Médecin un service aussi grand que celui que je lui rends ? Et c'est ce Médecin zélé , ferme , laborieux , désintéressé , humain & patriote

que vous cherchez à blesser , en l'affimilant à des empyriques ? Et c'est vous , M. Bacher, qui vous permettez cette comparaïson ?

Mais , vous qui prétendez enseigner aux autres leurs devoirs , avez-vous rempli envers moi & mon Ouvrage , ceux d'un Médecin éclairé , d'un Critique impartial & d'un Confrere honnête ?

1°. « *Un Médecin , dites vous , doit se hâ-
ter de publier , sans restriction , ses décou-
vertes & ses recettes , dès qu'il est aussi
sûr de leurs effets que l'est M. Mittié* ».

Aussi-tôt que le temps & l'expérience ont eu mis le sceau à mon travail , & à ma conviction , j'ai publié mes découvertes ; je l'ai fait avec autant de plaisir que de défintéressement & sans restriction : mais je l'ai fait de la maniere que j'ai jugé la plus convenable au bien de l'humanité & à l'honneur de la Médecine. J'ai présenté les choses dans leur ensemble, comme je les vois, & comme il convient à un Médecin , lorsqu'il écrit pour

des Médecins. *Me raris auribus juvat placere.*

Quelles que sûres que soient les découvertes , il est souvent de la prudence de ne les faire que pressentir au Public , pour l'y habituer insensiblement, & de ne pas mettre trop de précipitation à les publier , dans tous leurs détails , avant qu'elles soient , en quelque façon , accueillies par des gens de l'Art ; dans la crainte que les ignorans ne préviennent contre leur bonté , par le mauvais usage qu'ils en feroient , & que le défaut de succès , entre leurs mains , joint au préjugé , ne les fassent rejeter. Cette précaution est d'autant plus nécessaire , que les découvertes , comme les miennes , sont , malgré leur utilité , d'une nature à éprouver de la contradiction de la part de la multitude.

Les hommes ne se défont pas facilement de leur préjugé , quand l'amour-propre , l'habitude & l'intérêt les y attachent ; ils ne changent pas , tout-à-coup , d'idées & d'usages. C'est par degré & avec le temps que l'on

rectifie leur maniere de voir & de faire : encore pour opérer cette révolution , il faut supposer les hommes raisonnables , honnêtes , défintéressés , exempts de passion , sensibles aux maux de l'humanité , & préférant la vérité , le bien public à toute autre considération... Vous montrez-vous de cette classe d'hommes, M. Bacher ? Hé ! qu'il y en a peu de cette trempe , parmi mes adversaires !

Vouloir opposer brusquement une digue à un torrent , c'est être sûr de la voir renverser par l'impétuosité de son cours. On parvient , plus aisément & plus sûrement , à le détourner , quelle que soit sa rapidité , en y mettant le temps & la patience nécessaires.

C'est le plan que je me suis formé , & que je suivrai jusqu'à son entière exécution. Dans mon projet, je n'ai consulté que la raison, l'honnêteté & le bien public ; mes vues , mes moyens & leurs succès , justifieront toujours ma conduite.

Il n'y a que des hommes inconséquens & mal intentionnés , M. Bacher , qui jugent &

condamnent les moyens & les intentions d'un autre , fans les connoître , qui lui en supposent de faux & de blâmables.

Pourquoi me présenter au Public sous des couleurs offensantes ? Pourquoi prétexter une réticence dans mon Ouvrage, qui ne laisse rien à désirer à quiconque est en état de l'entendre ? Pourquoi n'avoir pas attaqué la doctrine qu'il renferme , plutôt que de me faire un crime de ce que vous n'y trouvez pas ?

Est-ce ma faute , si vous n'avez pas saisi ce qui n'a dû échapper qu'à vous seul ? Est-ce ma faute , si vous m'avez lu sans me comprendre ?

Pour jouir du riche spectacle que présente un vaste horison , il faut avoir la vue longue & bonne. De même , pour juger d'un Ouvrage tel que le mien , M. Bacher , il faut avoir des connoissances théoriques & pratiques sur toutes les parties qui ont rapport à l'objet que je traite ; sans cela , le développement des causes , l'explication des effets & leur liaison ;

la nature , l'application & le résultat des moyens ; leur comparaison ; l'induction tirée de l'analogie & de l'exemple échappent à celui à qui ces connoissances manquent , comme l'ensemble & les détails d'une belle perspective sont perdus pour celui qui a la vue trouble & courte.

Résolu d'attaquer ma méthode , vous n'avez eu d'autre moyen , M. Bacher , que de me décrier & de me calomnier : croyez-vous , par cette conduite , avoir fait preuve de talent ?

Peut-être avez-vous voulu , en prévenant vos Lecteurs contre moi , les détourner de l'attention que la nouveauté & l'utilité de mon Ouvrage méritent , parce qu'il déchire le voile qui couvre votre erreur & l'ignorance de vos partisans.

Pour l'usage des Médecins , j'ai rassemblé , dans mes Observations sommaires , tout ce qui est essentiel à la théorie & à la pratique des maladies Vénériennes. J'ai fait connoître , d'après le siege du mal , l'indication qu'il pré-

sente , les rémedes qui lui sont propres , la maniere de les administrer (3), & l'effet qu'ils doivent produire.

D'Après ces principes , l'on voit le secours dont la nature a besoin & la qualité du remede que la maladie demande pour guérir. Cet exemple & cette indication sont pris d'après ce que la Nature & l'Art font seuls , ou conjointement , dans presque toutes les maladies.

C'est la pratique réfléchie de la Médecine , en général , qui m'a appris à faire l'application de ce qui convient , en particulier , au traitement des maladies Vénériennes , pour en assurer , constamment , la guérison. C'est aussi à ce manque de médecine-pratique , chez la plupart de ceux qui ont écrit sur la maladie Vénérienne , ou qui la traitent , que l'on doit attribuer le peu de progrès que l'art a fait , jusqu'ici , dans la connoissance & l'usage des vrais moyens de la guérir.

Il n'y a point de méthode plus simple ,

plus éclairée & plus vraie, que celle que j'enseigne ; malgré cela, elle ne peut être faisie, appréciée & mise en usage, que par des Médecins instruits, parce qu'il faut une somme de connoissances pour en sentir la bonté ; & ces connoissances sont également nécessaires, quelque facile que soit ma méthode, pour la mettre en pratique, avec succès. Il n'est donc pas étonnant, que si peu de gens l'admettent, faute d'en voir tous les avantages, & qu'il s'en rencontre beaucoup qui la rejettent, faute de savoir l'employer.

Quant à mes recettes, je n'en ai point : vous avez dû voir dans mes écrits, comme tout le monde, que je n'admets point de remèdes particuliers, pas même de spécifique d'aucune espece, pour la guérison des maladies Vénériennes ; mais qu'à la place d'une routine aveugle & du mercure, remède dangereux & insuffisant, je substitue une méthode éclairée, & l'usage des végétaux, qui sont des moyens doux & efficaces. L'Art, qui fut

toujours un secret pour les ignorans , consiste dans la seule maniere d'en faire une juste application.

Si j'avois proposé ou donné une recette , c'est pour le coup que vous vous seriez récrié à l'ignorant , au Charlatan ! Hé quoi ! une recette de la part d'un Médecin ! Vous auriez , sans doute , objecté , comme je l'ai fait dans ma Lettre à M. Paulet , Auteur de la Gazette de Santé , page 11 , l'impossibilité de pourvoir , par un seul remède , à tous les maux , relativement à la variété des symptômes , à la diversité des tempéramens & à la différence des complications , &c. Alors vous auriez eu raison. Faites l'application de cette vérité , à ceux qui , comme vous , prétendent satisfaire à tout avec le mercure.

Tout Médecin qui exigeroit de moi une recette particulière , ou une dose déterminée d'une plante connue , me donneroit une mauvaise idée de son savoir , pour en faire un usage convenable : de pareilles instructions

sont, à ceux qui en ont besoin, ce que les lisières font aux enfans ; que peut-on, raisonnablement, en attendre ?

J'ai dit clairement & positivement, & je le répète, que les rémedes propres à guérir les maladies Vénériennes, doivent avoir la vertu stimulante, & qu'il ne faut qu'augmenter, proportionnellement, le mouvement tonique ; par conséquent, la plante qu'on employe, ou sa préparation, doit être choisie & dosée relativement à son effet & à la sensibilité de chaque individu, dont la nature du tempérament, ou de la constitution fait, avec la maladie, une indication composée, que la même plante, ou le même rémede, à la même dose, ne peut remplir chez tous les sujets. Je ne puis donc prescrire que des règles générales. C'est au Médecin praticien, doué d'un tact sûr, aidé de ses connoissances, à en faire l'application particulière. Alors il se mettra dans le cas, par ses succès, d'être, comme moi, taxé d'avoir un secret.

Voilà

Voilà ma réponse à ceux qui croient que je n'ai qu'un remède , & à ceux qui m'en demandent la recette.

Cependant vous m'en demandez une , M. Bacher ? Pour vous prouver que je suis plus complaisant que vous n'êtes honnête , je veux bien vous satisfaire.

J'ai dit , dans mes Observations sommaires , particulièrement dans ma lettre à l'Auteur de la Gazette de Santé , page 8 : « L'on jugera , d'après l'observation , que la guérison » des maladies Vénériennes dépend du seul » mouvement tonique porté à un degré » convenable , &c. » Par conséquent , LES *PILULES* TONIQUES QUE MONSIEUR VOTRE PERE ET VOUS AVEZ DÉBITÉES AU PUBLIC POUR L'HYDROPIQUE , indiquent , par leur dénomination , qu'elles possèdent la propriété que tout remède doit avoir , selon moi , pour guérir la maladie Vénérienne.

Vous ne vous attendiez pas , M. Bacher , à trouver un diamant dans du fumier : vous

vous attendiez encore moins à apprendre de moi, après les injures que vous m'avez dites, la seule propriété de vos *Pilules*, qui puisse, en quelque façon, justifier la bienfaisance du Ministère qui en a fait l'acquisition.

Comme j'ai essayé de tout, du bon & du mauvais, j'ai employé ces *Pilules*, soi-disant de vous, & j'ai guéri avec elles : je vous engage à en faire l'expérience. Pour réussir, suivez la règle que je vous enseigne (3) ; que votre orgueil ne soit pas humilié de la leçon : un Charlatan comme moi peut, en donner, & de plus d'une nature, à ces Médecins Journalistes qui pensent suppléer au défaut de connoissances, par la hardiesse des outrages.

Si vous traitez avec vos *Pilules*, ayez l'attention de les faire, de les administrer vous-même, & de vous assurer des à-l'entours des malades, afin que vous n'ayez pas le prétexte, si vous guérissiez, de dire qu'on leur a donné du sublimé, ou quelques préparations de mercure, comme vous & d'autres m'en accusez,

sans preuves , sans indices & contre toute vraisemblance. C'est ici l'occasion de repousser la calomnie.

Oui , qui que vous foyez , Médecins , Chirurgiens ou autres, que le préjugé aveugle , parce que vous ne concevez pas , ou vous ne voulez pas convenir que l'on guérisse la maladie Vénérienne avec *l'ache & la verveine* , &c. devez-vous pour cela , soit en particulier , soit en public , m'invectiver , me calomnier dans la vue de contester la propriété des plantes que je vous indique , avec lesquelles vous guérirez , comme moi ? Devez-vous insulter à ma découverte , tandis que vous avez l'expérience , par vous-mêmes , que l'on ne guérit pas , avec les moyens que vous me taxez d'y ajouter , les cas graves, sur-tout ceux désespérés, où votre mauvaise méthode , par le mercure , réduit les malades ?

Qui d'entre vous oseroit se flater d'arrêter le progrès de la gangrene dans vingt-quatre heures, de calmer les accidens les plus graves,

& les douleurs ostéocopes , dans deux ou trois jours au plus , avec le mercure & ses préparations , comme cela arrive avec les végétaux , qui , en général , ont autant la propriété de guérir les maladies Vénériennes , que l'eau a celle d'éteindre le feu ?

Doutez , ne croyez pas , niez même ; mais ne foyez pas inconséquens , mal-honnêtes & calomniateurs. Tout ce que vous avez dit , tout ce que vous direz contre moi & ma doctrine , ne peut que tourner à votre honte ; l'événement vous confondra tous.

Soyez persuadés que je n'ai pas l'imbécillité d'avancer inconsidérément une doctrine , si je n'étois intimément convaincu de sa bonté , & en état de le prouver. J'ai encore moins l'impudence de blâmer un Remede que j'emploierois avec les végétaux , en certifiant leur efficacité qui lui seroit dûe ; fausseté facile à démontrer par l'analyse , mieux encore par les effets ; ce n'est pas , non plus , d'après une futile hypothèse , quelques faits heureux & des

connoissances superficielles , que j'entreprendrois de combattre & détruire une opinion & une pratique reçues depuis trois siècles , adoptées par des personnes du premier mérite.

Au lieu de me déchirer , que ne cherchez-vous à vous convaincre ! Si vous aviez la moindre envie de concourir avec moi au bien public , vous vérifieriez le fait , au lieu de le nier.

Des procédés aussi injustes , aussi outrageans que les vôtres , sont-ils le prix qu'un Médecin , occupé des progrès de son Art & du soulagement de l'humanité , doit attendre de ses travaux ? Est-ce-là la récompense d'un Citoyen qui cherche à se rendre utile , & le langage de ceux qui sont faits pour juger le mérite , & partager l'avantage des découvertes précieuses au Public ?

Quels motifs voulez-vous que vous supposent les hommes honnêtes & instruits , qui sont convaincus de la vérité que je publie , qui voient le zèle & le désintéressement

que j'y mets ? De quel œil doit-on regarder , de quelle épithete faut-il , à mon tour , que je qualifie ceux qui tiennent une conduite si injuste à mon égard ?

Vous soutenez , M. Bacher , sans l'avoir essayé , sans en donner la raison , que l'on ne guérit pas avec les végétaux : vous soutenez ce paradoxe contre moi , qui en ai l'expérience journaliere , qui explique pourquoi & comment les végétaux doivent guérir plus facilement , plus sûrement que tout autre moyen : contre moi , qui apporte en preuve , je ne dis pas mon expérience seule , ni celle de quelques autres , mais l'exemple des trois quarts & demi des Habitans de la Terre où cette maladie existe. Quelles preuves contraires opposerez-vous à ces faits ? Qu'aurez - vous encore à repliquer , quand vous vous verrez contredit par l'effet de vos *Pilules* , composées de végétaux ? Ce fait ne sera pas la seule occasion que vous me fournirez , de tourner contre vous vos propres armes , & de m'en servir à vous battre ; quel

que soit mon avantage , je n'aurai pas à me glorifier du triomphe.

2.º Un Médecin doit se méfier des promesses de tout homme , seroit-il même son Confrere , quand celui-ci affecte de décrier les méthodes reçues , & de se vanter lui-même avec une hardiesse démesurée.

Tout Médécin doit être en garde contre les promesses , sans doute ; mais quand un Confrere indique un genre de Remede , la maniere de l'employer , rend raison de son effet , démontre évidemment la préférence que doit avoir sa méthode sur toute autre , par la bonté de sa théorie & par le succès de sa pratique ; ce ne sont point des promesses qu'il fait , c'est une nouvelle doctrine qu'il enseigne , & que , d'après sa propre expérience , il recommande aux Médecins de mettre en usage , pour en constater , eux-mêmes , les bons effets , & pour l'éclairer de leurs observations.

Tout le monde conviendra , M. Bacher , qu'il faut être conduit par la passion , aveu-

glé par le préjugé, & voué à l'ignorance, pour se permettre des sorties injurieuses sur une conduite aussi louable que la mienne.

Je n'affecte point de décrier les methodes reçues ; est-ce ma faute si elles ne valent rien ? J'en fais sentir les inconvéniens , parce que je les connois , & qu'ils sont dangereux ; aucune considération ne m'empêchera de les publier , parce qu'il y va de la santé & de la vie des hommes. J'insisterai d'autant plus sur les défauts de ces méthodes reçues , qu'elles sont toutes mauvaises , & que j'ai à cœur , pour le bien public , d'en substituer une autre qui mérite la préférence à tous égards.

Peu de gens de l'Art ont employé autant ou plus de mercure que moi ; mais je l'ai fait , peut-être , d'une manière plus réfléchie ou plus éclairée ; j'en ai vu différemment les effets , j'en ai connu la cause. L'expérience que j'ai acquise , par un long usage , m'a forcé de revenir du préjugé que l'on a , & que j'avois aussi , en faveur du mercure.

Publier ses Observations & les résultats de ses travaux , sur un sujet quelconque , loin de le décrier , est , aux yeux des personnes sages & instruites , avoir le mérite de chercher à être utile. C'est vous , M. Bacher , qui ne savez & ne faites que le métier de décrier ; & qui prenez-vous pour plastron de vos injures ? Un Médecin , un Confrere qui cherche à faire le bien , à le faire d'une manière éclairée & sûre , pour qu'il soit général & constant.

Afin de mettre la partie raisonnable du Public , & les personnes de l'Art , qui voudront prendre la peine de réfléchir , en état de juger si ce que je dis du mercure le décrie à tort , ou si les éloges qu'on en fait sont fondés , que l'on examine les questions & les objections suivantes : j'en donnerai , dans ma réplique à la réponse que l'on me fera , les preuves négatives , motivées par une explication dont aucun Praticien , ni aucun Auteur n'a eu la moindre notion.

Je vous fournis-là , M. Bacher , ainsi qu'à votre Teinturier , à votre petit Comité , & aux Partisans du mercure , une belle occasion de développer votre savoir , de faire connoître mon ignorance , & la témérité que j'ai de vouloir attaquer l'usage du mercure , de ce Remede prétendu divin & si bienfaisant. Montrez-vous-en le défenseur aussi éclairé que zélé. Prouvez , par la solidité de vos raisons , appuyées de l'expérience , la nature innocente & bénigne du mercure , sa maniere douce d'agir , sa vertu généralement spécifique , son usage exempt d'inconvéniens , & sur-tout la maniere éclairée & sûre avec laquelle on l'administre. Que de reconnoissance vous mériterez de la part du Public , & de celle du Gouvernement , en rassurant sur l'usage d'une méthode contre laquelle je cherche à les indisposer !

Soyez assuré , M. Bacher , que les personnes de l'Art accueilleront , avec satisfaction , les connoissances que vous & les Partisans du

mercure avez sur son usage ; puisque vous exaltez si fort une méthode où j'ai le malheur de ne voir qu'ignorance , fausseté , incertitude , hazard , obscurité , infidélité , inconvenient , insuffisance , inconséquence , absurdité , contradiction , danger , inutilité & accident : ce que je démontre par ce qui suit.

Que doit-on espérer , ou plutôt que ne doit-on pas craindre d'un traitement établi sur de pareils fondemens ! Il n'y a pas de personnes de l'Art qui , en lisant ces objections , ne se reproche intérieurement sa prévention en faveur du mercure , & n'en rougisse ; comme il n'y a point d'homme sensé , qui , en réfléchissant , ne redoute plus le remede que le mal , & ne soit étonné de l'assurance perfide avec laquelle les Partisans des Frictions vantent leur méthode , qui , entre les mains des plus habiles , n'est qu'une espee de loterie , dont les lots sont , GUÉRI , GUÉRI AVEC ACCIDENT , GUÉRI AVEC SUITE ; MANQUÉ , MANQUÉ AVEC ACCIDENT , MANQUÉ AVEC SUITE ;

MAL DEVENU INCURABLE PAR LA NATURE DU REMEDE..... & la main qui conduit le traitement, n'est pas plus sûre d'un bon lot, que celle qui le tire de la roue de fortune. Je ne rapporterai point ici toutes les bévues, les contradictions, & en général la conduite aveugle & inconséquente que prescrist cette méthode, foi-disant éclairée & la meilleure des méthodes.

ice. 1.^o Le mercure & ses effets étoient-ils connus, quand on l'a mis en usage pour le traitement de la maladie Vénérienne, lorsqu'elle s'est manifestée en Europe? . . . Non.

ice. 2.^o La connoissance de la maladie Vénérienne a-t-elle éclairé son traitement par l'usage du mercure? Non.

ice. 3.^o La maladie Vénérienne, soit par son caractère, soit par la nature de ses symptômes, exige-t-elle, pour sa guérison, comme on le prétend, l'usage du mercure, de préférence à celui des autres substances, soit végétales, soit minérales? Non.

4.° Le mercure est-il , par lui-même , une ^{Fau} substance innocente , qui ne soit point nuisible , comme on le croit ? Non.

5.° Le mercure est-il , pour la guérison de ^{Err} la maladie Vénérienne , le seul ou le meilleur remede , le plus convenable à notre climat , à notre constitution ? Non.

6.° Est-il un seul de tous ceux qui font ^{Ign} frictionner , qui sache ? Vous-même , M. Bacher , qui êtes Docteur , qui vantez tant cette bonne méthode , savez-vous ce que c'est que la Pommade mercurielle ? Eux & vous devez au moins connoître l'instrument que vous employez. Hé bien ! sans crainte d'être contredit , j'ose assurer que (4). Non.

7.° Est-ce d'après des principes connus & ^{Ign} l'aitiologie de ce qui se passe dans la préparation de la Pommade mercurielle , que l'on fait cette préparation , qu'on l'administre , & qu'on fait les avantages ou les inconvéniens qui résulteront de sa bonne ou mauvaise qualité ? ... Non.

8.° Est-on d'accord sur la maniere de frot- ^{Inc}

ter ? , Non.

ard. 9.^o Le malade que l'on frotte , reçoit-il toujours du mercure ? Non.

rité. 10.^o Est-il un moyen connu ou sûr d'estimer , je ne dis pas au juste , parce que cela est physiquement impossible , mais seulement à peu près , la quantité de mercure qui a passé dans le corps du malade ? Non.

ce. 11.^o Connoît-on la maniere d'agir , en général , du mercure ? Non.

ur. 12.^o Sait-on comment le mercure guérit ? . . , Non.

ce. 13.^o Sa maniere d'agir & de guérir est-elle la même ? Non.

ur. 14.^o Quand le mercure guérit , est-ce par une propriété qui lui est particuliere , comme spécifique ? Non.

ur. 15.^o Le mercure agit il & guérit-il directement , sous sa forme globuleuse métallique , comme on le croit ? Non.

e. 16.^o Sait-on si le mercure subit une modification particuliere dans l'économie ani-

male ? Non.

17.^o Si le mercure subit une combinaison ; Ignoran
fait-on de quelle nature elle est , combien de
tems, après les frictions données , elle arrive,
en quelle quantité elle se fait , si elle est
proportionnée à la quantité du mercure reçu ?

. Non.

18.^o Cette modification ayant lieu , connoît- Ignoran
on ses résultats directs ou indirects, & les effets,
bons ou mauvais, qu'elle doit produire ? . . Non.

19.^o Le bien & le mal que le mercure fait , Infidélité
font-ils inséparables l'un de l'autre ? . . Non.

20.^o Le bien & le mal qui résultent de l'u- Inconvé
sage du mercure , dépendent-ils de la même
cause ? Non.

21.^o Connoît-on la cause des accidens que Ignoran
le mercure occasionne ? fait-on si cette cause
est simple , composée ou compliquée ? . Non.

22.^o Sait-on pourquoi tous les sujets ne sont Ignoran
pas également susceptibles des bons & des mau-
vais effets du mercure ? Non.

23.^o Faut-il une quantité déterminée de Ignoran
mercure , soit pour guérir , soit pour occa-

tionner les accidens qui lui sont particuliers ?

..... Non.

Ignorance. 24.^o Les signes ordinaires sont-ils suffisans pour prévoir les accidens que l'usage du mercure occasionne ? Non.

Ignorance. 25.^o Y a-t-il un moyen sûr de les prévenir ? .., Non.

Erreur. 26.^o Sait-on comment le mercure fait saliver ? Non.

Ignorance. 27.^o A-t-on des moyens prompts, efficaces pour remédier aux accidens graves de la salivation ? .., Non.

Séquence 28.^o Les moyens que l'on emploie communément pour arrêter les accidens de la salivation, vont-ils à la cause de ces accidens ? Non.

Erreur. 29.^o La salivation légère ou considérable, est-elle nécessaire à la guérison, comme c'est l'opinion commune ? Non.

Ignorance. 30.^o La salivation est-elle un effet naturel du mercure ? en connoît-on la cause ? .. Non.

Surdité. 31.^o La salivation est-elle une crise de la maladie Vénérienne, ou une crise nécessaire à la guérison

guérison , comme on veut le persuader ? Non.

32.^o Le mercure , comme spécifique de la ^{Inf} maladie Vénérienne , convient-il à tous les sujets qui en sont attaqués ? Non.

33.^o Le mercure , comme spécifique , gué- ^{Infu} rit-il tous les symptômes de la maladie Véné- rienne ? Non.

34.^o Puisqu'on regarde le mercure comme ^{Con} spécifique de la maladie Vénérienne , explique-t-on pourquoi il se rencontre des symptômes graves dont il n'arrête pas les progrès , d'autres dont il augmente la violence , & quelques-uns qu'il rend incurables ? Sont-ce là les effets & le caractère d'un vrai spécifique que l'on dit être infailible ? Non.

35.^o Le mercure peut-il se donner sans in- ^{Dang} convénient , quand il y a complication avec une autre maladie ? Non.

36.^o Le mercure peut-il également s'admi- ^{Incon} nistrer dans toutes les saisons , sans exposer à plus d'accidens dans l'une que dans l'autre ? Non.

37.^o Les préparations que l'on fait précéder ^{Erreu}

les frictions , ont-elles un objet déterminé ? Non

ence 38.° Les préparations que subissent les malades , attaquent-elles la cause du mal vénérien ? Non.

lité. 39.° Ces préparations servent-elles à accélérer la guérison ? Non.

ance. 40.° Le régime que l'on fait observer aux malades , pendant le traitement , a-t-il quelque rapport avec la cause de la maladie , avec la nature du remède , ou avec ses effets ? Est-il propre à concourir , avec le mercure , à la guérison ? Non.

reur. 41.° Le mercure agit-il directement sur le virus vénérien ? a-t-il quelque affinité avec lui , comme on le croit ? Non.

élicité. 42.° Quoique l'on guérisse bien de la maladie Vénérienne , est-on toujours exempt des suites fâcheuses du mercure ? Non.

tude 43.° Quelles que soient la docilité , l'exactitude du malade à faire ce qui lui est ordonné , quels que soient le savoir , la prudence de celui qui administre le mercure , le mala-

de est-il toujours à l'abri de ses inconvéniens, toujours assuré de sa guérison, même dans les cas les plus simples, & avec la meilleure constitution ? Non.

Enfin, peut-on dissimuler ou nier, après les exemples malheureux que l'on ne voit que trop fréquemment arriver entre les mains des gens de l'Art les plus habiles, que le mercure fait tomber les dents, qu'il occasionne des fièvres, des hémorragies, des crachemens de sang, des pertes, des dyssenteries, des ulcères internes, la lienterie, l'avortement, le tremblement, des convulsions, la dissolution des humeurs, la paralysie, l'asthme, la phthisie, la consommation, la folie, l'apoplexie, la mort subite?

D'après cela, comment le mercure, qui est dangereux par lui-même, dont on ne connoît pas la nature, ni la manière d'agir, qui ne guérit pas toujours, & qui produit des accidens si fâcheux, à la plupart desquels on ne peut remédier, ou dont on se ressent toute

la vie , peut-il mériter le titre de Remede doux, universel, spécifique , & même infail-
 ble ? & la routine aveugle de le donner peut-
 elle , en conscience, passer pour une méthode
 éclairée , & pour la meilleure des méthodes ;

Il faut être bien prévenu ou de bien mau-
 vaise foi pour soutenir cette assertion , que
 l'expérience dément tous les jours ; c'est se
 jouer de la confiance , de la crédulité des hom-
 mes & sacrifier leur santé , leur vie même , à
 son préjugé , à son entêtement , à ses intérêts.

Car , enfin , cette méthode universelle & si
 vantée , a-t-elle d'autres regles que celles
 dictées par la crainte & la prudence qu'inspire
 & demande l'usage d'un remede nuisible & in-
 fidele , dont l'expérience a appris à se méfier ?

Les gens de l'Art , les plus célèbres , après
 la saignée , la purgation & les bains , prépa-
 rations banales & d'usage , plus nuisibles que
 favorables à la guérison , suivent-ils d'autres
 regles que celles d'éloigner , de rapprocher
 ou de suspendre les frictions , selon leurs bons

ou mauvais effets , d'augmenter ou diminuer la quantité de Pommade qu'on y emploie & de faire durer plus ou moins le traitement ?

Quels que soient les symptômes , l'âge , le sexe , le tempérament & les complications , cette pratique est-elle susceptible d'autres modifications ? N'est-ce pas toujours , dans tous les cas , le même remède & la même marche ? C'est pourquoi , tant de personnes , sans le moindre talent , se mêlent de traiter de cette manière. L'ignorant , s'ingère de l'homme instruit , croit l'égaliser en frictionnant comme lui , & il se le persuade en s'attribuant le mérite de quelques guérisons , qui , entre les mains de l'un & de l'autre , sont dûes à la nature ou au hasard.

Quand ce traitement ne réussit pas ; que fait-on ? On en recommence un second : si celui-ci est aussi infructueux que le premier , l'on passe à un troisième , à un quatrième ; enfin , chacun propose & préfère la manière de faire , qui ne consiste jamais qu'à répéter

ce que les autres ont fait , sans qu'aucun puisse rendre raison de ce qu'il fait , soit sûr de ce qu'il en résultera , ni sache comment & pourquoi cela arrivera. Reconnoit-on là les principes & les vues d'une méthode éclairée & conséquente ?

L'on ne peut qu'être étonné de l'aveuglement des personnes de l'Art, qui sont dans cette croyance , & que plaindre les malades qui en font le jouet.

D'après l'obscurité, les dangers & l'incertitude qui accompagnent l'usage du mercure, que l'on n'emploie jamais qu'avec crainte & en tâtonnant, comment persuader à ceux qui observent & qui réfléchissent qu'une méthode, dont la théorie & la pratique n'ont pas une seule donnée vraie, soit sûre, éclairée & la meilleure des méthodes ? Ne pas le croire, parce que la raison & l'expérience s'y refusent, est, selon vous, M. Bacher, décrier cette méthode, & vous m'en faites un crime, parce que c'est une méthode reçue.

L'estime que j'ai pour un grand nombre de ceux qui suivent cette méthode m'impose-t-elle la loi de respecter leur fausse opinion, au préjudice des avantages qui en résulteront, si je parviens à la détruire ?

En cherchant à désabuser les autres, je veux m'instruire moi-même ; si des fausses connoissances m'égarent, détrompez moi : répondez à mes objections ; justifiez cette méthode des défauts que je lui trouve ; prouvez que son moyen est sans inconvéniens, je reconnoîtrai mes torts & ma réparation est toute prête pour l'aveu de mon erreur.

Que des gens esclaves de leurs préjugés, & bornés dans leurs connoissances, réduisent à l'usage du mercure, pour la guérison des maladies Vénériennes, tous les moyens de la nature & toutes les ressources de l'Art, cela n'est pas étonnant ; mais que des personnes instruites adoptent aveuglément une pareille prévention, cela est inconcevable ! Il n'est pas moins extraordinaire que la plupart, sans

avoir égard aux fait sexiftans , fans avoir pris la peine de les vérifier , nient la poffibilité de guérir avec les végétaux , par la feule raifon de la douceur du moyen ; parce que cela répugne à leurs idées , cela eft contraire à leurs ufages & oppofé à leurs connoiffances.

Quel eft le Phyficien , le Naturalifte , le Chimifte , & le Médecin éclairé , qui ofe nier un phénomène fur la fimplicité de la caufe qui le produit ? Ce feroit bien mal connoître la nature.

En cherchant à me rendre raifon de ce que l'on fait , de ce qui fe paffe dans le traitement d'une maladie , comme le doit tout Médecin quand il veut s'inftuire & procéder méthodiquement , je n'aurois jamais imaginé qu'un travail qui tend à faire connoître & à corriger les abus d'une méthode dangereufe me fit taxer par un Médecin de vouloir la décrier.

A ce fujet , le Journal de Paris du 24

Janvier 1780, en annonçant le rapport des expériences faites avec la tisane Caraïbe, dit : *Depuis qu'on a la manie de vouloir substituer les végétaux au mercure, quel droit n'auroit pas à la reconnoissance du genre-humain, celui qui viendrait révéler les vertus du mercure ! D'après cela comment vouloir prétendre à la protection du Gouvernement en cherchant à nier à cette substance sa qualité spécifique !* Le jugement que je porte, d'après l'expérience & les connoissances que j'ai acquises par une longue pratique sur les effets & la propriété spécifique des végétaux & du mercure, semble me l'interdire ; mais je suis fondé en autorité & en exemple, à certifier, avec la permission de M. le Journaliste, que pour avoir des droits mérités à la reconnoissance du genre-humain & à la protection du Gouvernement, il faut prendre la route opposée à celle qu'il indique dans son Journal.

Si cette réflexion est du Journaliste, comme il n'est pas Médecin, par conséquent

ni éclairé , ni juge compétent dans cette matiere , il a parlé d'après l'opinion dominante , d'après ce mouvement de compassion qu'inspirent aux hommes sensibles les maux des autres & le désir de les voir efficacement secourus : cela fait l'éloge de son cœur.

La palme flateuse qui fera le prix du travail que le Journaliste propose , doit encourager à se mettre dans le cas de la mériter , en répondant à son invitation & aux vœux du Public.

Si cette Note est de M. Bacher , ou d'un des Commissaires qui ont suivi ces expériences , elle impose à celui de qui elle est , l'obligation indispensable de la remplir. Tant de motifs , d'ailleurs , engagent à le faire , que je ne doute pas que celui qui s'en croira capable ne se charge , volontiers , d'un travail si nécessaire & si utile à l'humanité.

Les raisons & les preuves que nous rapporterons pour soutenir la diversité de nos

opinions , produiront fans doute , des nouvelles idées , des nouvelles lumieres , qui ferviront à découvrir la vérité que nous cherchons.

Je me vante , dites-vous , M. Bacher , *avec une hardieffe démesurée*. Vous qui n'avez vu mon travail que d'un mauvais œil , & qui avez pris à tâche , *d'une maniere démesurée* , de le représenter au Public sous un jour très-désavantageux , pourquoi n'avez - vous pas réprimé ma hardieffe ? Le mot de hardieffe ne peut convenir qu'à votre extrait ; car l'on ne doit pas regarder comme une vanterie le courage que j'ai d'affronter un préjugé , ni comme jactence , le ton ferme que la bonté de mes moyens , & la droiture de mes intentions me forcent d'opposer à l'injustice , à l'indécence de quelques-uns de mes Adversaires.

Le ton d'affurance convient quand on attaque une erreur dont les conséquences sont dangereuses , & quand on y substitue des vérités & des découvertes aussi utiles que les miennes.

Le ton de la persuasion est celui que j'ai dû prendre pour inspirer de la confiance : j'ai voulu engager les Médecins à m'imiter , & le Public à ouvrir les yeux. J'ai voulu faire connoître aux gens à préjugé , aux ignorans , à leurs échos, que mes Observations sommaires sont le résultat de travaux immenses , faits avec les connoissances réunies de toutes les parties nécessaires à m'éclairer. Connoissances qui m'ont servi à éviter les erreurs où sont tombé ceux qui n'ont écrit sur cette matiere que d'après un faux systême , en se copiant les uns les autres ; sur-tout ceux qui ont écrit les derniers, qui n'ont que compilé & n'ont rien imaginé : j'ai voulu , dis-je , prévenir que mon travail, étant le fruit de plus de trente années de méditation , de recherche & d'expérience, me fourniroit de meilleures raisons & de meilleurs moyens , qu'à ceux qui n'ont fait qu'effleurer la matiere , où qui ne l'ont vue qu'à travers le voile du préjugé.

J'ai pensé, enfin, que pour combattre ma nouvelle doctrine, il falloit lui opposer d'autres argumens que des invectives, un faux préjugé, l'ancienneté de l'usage d'un mauvais remede, armes ordinaires de ceux qui manquent de raisons pour défendre la mauvaise cause qu'ils plaident.

Comme vous avez tâché, M. Bacher, & quelques autres personnes, même avant la publication de mon Ouvrage, de prévenir le Public contre moi & contre mes découvertes; ma délicatesse & l'intérêt de l'humanité exigeoient que je cherchasse à détruire vos fausses insinuations.

Il est permis à tout homme qu'on veut humilier, de repousser l'humiliation; il y est même obligé, quand le jugement faux & injuste que l'on porte de lui, peut influencer sur une opinion qui intéresse essentiellement l'humanité.

Le zèle & la patience que je mets à soutenir le projet que j'ai formé, ne suffiront

pas pour établir ma nouvelle doctrine , si sa bonté n'en assure le succès. En attendant que l'expérience des autres constate la mienne & en soit le garant , si vous voulez combattre ma méthode au lieu de l'éprouver , laissez-là les injures & les calomnies ; prenez le langage & les armes qui conviennent à un Médecin honnête , éclairé ; attaquez mon Ouvrage , sans aucun ménagement , je vous l'abandonne sans aucune crainte. Le meilleur , le plus sûr moyen de rabaisser *la hardiesse d'un homme qui se vante d'une manière démesurée* , est de détruire le sujet qui peut y donner lieu. Faites-le donc , M. Bacher , si . . ! Souvenez-vous , encore une fois , qu'il faut des raisons & non des grossièretés.

Nous ne suivrons pas M. Mittié , pour réfuter ce que son Livre contient de faux & de capiteux. Je vous arrête ici , M. Bacher , & je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez fait raison d'une pareille inculpation. Je ne cherche point à venger mon amour-propre , en dé-

fendant mon Ouvrage ; mon but est de défabuser les personnes de l'Art de leurs préjugés , & de garantir le Public des maux que l'erreur & l'ignorance entraînent.

Il est très-aisé d'avancer, avec votre ton décisif & tranchant, que *mon Livre contient du faux & du captieux* : cela ne suffit pas ; il faut le prouver. Je vous somme de le faire.

Le devoir d'un critique éclairé & impartial, que vous paroissez peu jaloux de remplir, est de rapporter les articles qu'il censure & de motiver son jugement.

Quand on s'arroe le droit de juger le talent des autres, il faut avoir fait preuve du sien : quels sont vos titres , M. Bacher , pour que l'on vous croie sur votre parole ?

Le tribunal du Public est comme celui de la Justice ; quand on ne veut pas y être traité comme un vil calomniateur, il faut articuler les sujets de plainte que l'on porte contre ceux qu'on y cite.

Pour m'acquiter de l'obligation que je vous

ai d'avoir bien voulu m'apprendre *les devoirs d'un digne Médecin*, à mon tour, je vous ramènerai aux vôtres, M. Bacher; & pour vous obliger à faire ce que le devoir d'un Journaliste exige, je vous donne à ce même Public & aux personnes de l'Art, en face desquels vous avez prononcé si lestement sur mon compte, pour un imposteur, pour un Médecin dépourvu de connoissances: je le soutiendrai jusqu'à ce que ma réplique à votre réponse, où vous exposerez le faux & le captieux de mon Ouvrage: mette nos juges en état de voir le fond que l'on doit faire sur l'exposé & la critique d'un Journaliste de votre trempe.

Quel jugement, que le jugement de M. Bacher! de quel Ouvrage, encore! D'un Ouvrage qui doit faire époque en Médecine & contribuer plus qu'aucun de ceux qu'elle a produit sur cette matière, au soulagement & à la conservation d'une partie du genre-humain.

L'acharnement inconcevable que l'on met à décrier un Ouvrage & des découvertes si utiles

utiles à l'humanité, sans les combattre par aucune raison manifeste, l'ignorance à part, les menées & les vœux secrets que l'on fait contre leur succès.

Verroit-on à regret les différens moyens que j'enseigne de remédier efficacement aux ravages d'un fleau dont l'humanité est si cruellement affligée ? L'on ne peut sans indignation, s'arrêter à l'idée qu'il y ait des hommes assez méchans pour en être capables.

Nous lui demandons seulement, à M. Mittié, continue M. Bacher, pourquoi il exalte, (vers le milieu de la page 30), des nouvelles préparations, fruit de son travail, après avoir dit, vers le milieu de la page 29: « Le mer-
» cure, loin d'avoir la prééminence & de
» mériter la préférence sur les autres miné-
» raux, pour la guérison des maladies Véné-
» riennes, est, de beaucoup, inférieur à
» plusieurs. En général, le mercure & ses pré-
» parations sont le plus mauvais, le moins
» universel & le seul dangereux de tous les

» moyens que la nature fournit, & que la
 » médecine puisse employer pour la guérison
 » des maladies Vénériennes ».

Ces deux passages paroissent contradictoires; aussi, M. Mitié, assure-t-il être le seul, qui, avec le mercure, ait su faire un anti-vénérien sûr; c'est-à-dire, des nouvelles préparations mercurielles, fruit de son travail qu'il a employé avec le plus grand succès.

Ces deux passages ne sont point contradictoires; en lisant le paragraphe en entier, on en voit la raison. Quand on est de si mauvaise foi il ne faut pas l'être si grossièrement. Pourquoi tronquer le passage? La suite que vous avez supprimée en est l'explication; la voici, Observations sommaires: « Je n'avois rien
 » à craindre de leur nature & je savois leur
 » maniere d'agir: cette connoissance, m'a
 » été d'autant plus utile qu'elle m'a servi à
 » rectifier, autant que les moyens en étoient,
 » susceptibles, tous les traitemens par le
 » mercure & par ses préparations ».

Il n'est pas extraordinaire que le mercure soit le plus mauvais anti-vénérien entre les mains de ceux qui ne connoissent ni sa nature , ni sa maniere d'agir , ni la méthode de l'administrer , & qu'il le soit moins entre les mains de celui qui , comme je l'ai dit , est *en état d'en rectifier les préparations & l'usage , autant que le moyen en est susceptible.*

Vous rendez infidelement les choses , M. Bacher ; quel que succès que j'aie obtenu des nouvelles préparations de mercure que j'ai découvertes, je ne les ai point regardées comme sûres dans tous les cas, ni convenables à tous les sujets , & je ne les ai point exaltées ; leurs effets , à la vérité , sont supérieurs à ceux des préparations connues , mais de beaucoup inférieurs à l'effet des végétaux.

Comme l'on ne paye pas toujours en or , quoique ce soit la meilleure espece ; de même le meilleur des remedes n'exclut pas toujours l'usage d'un moins bon, quand celui-ci suffit pour

atteindre , sans inconvénient , le but qu'on se propose ; sur-tout lorsque des considérations particulières au remède & au malade , toutes choses égales quant au succès , déterminent à lui donner la préférence : tel est le cas de mes préparations nouvelles.

Nous ne ferons plus des questions superflues ; nous appercevons , page 26 , la justification de M. Mittié.

Pourquoi me faites-vous des questions vraiment superflues , sur le contenu de la page 29 , si vous avez trouvé ma justification page 26 ? vous ne m'inculpez donc , mal-à-propos , que dans la vue & pour le plaisir de dire du mal ?

Observations sommaires: « D'autres , enthousiasmés des cures faites avec les simples , regardent ces cures comme nouvelles , extraordinaires , & les attribuent à quelques plantes privilégiées ». Vous répondez à cela : *Le Lecteur se souvient que la Société de Médecine n'a pu , il y a un an , prononcer*

définitivement. Elle a enfin prononcé qu'elle avoit été témoin des cures opérées par des végétaux. Ce jugement, aussi favorable à ma doctrine, que ma doctrine l'est à ce jugement, est un pas fait vers le but où je désire amener les Médecins. Avez-vous protesté ? vous êtes-vous inscrit en faux, M. Bacher, contre cette décision de la Société de Médecine ?

« Tandis que ces cures très-fréquentes s'o-
 „ pèrent avec les végétaux les plus communs,
 „ que l'on foule aux pieds, sans qu'il soit
 „ besoin, pour guérir, d'en faire venir du nou-
 „ veau monde ». *M. Mittié, pour preuve de ce
 qu'il avance, rapporte le nom d'un très-grand
 nombre de plantes qui guérissent la vérole.*

Vous blâmez les restrictions, vous en supposez où il n'y en a pas pour trouver à redire ; pourquoi, M. Bacher, en faites-vous une aussi fautive & aussi frappante ? Pourquoi ne rapportez-vous pas la théorie que j'ai établie, qui enseigne par quelle vertu & de quelle manière ces plantes guérissent ? Vous vous

permettez cette restriction , fans doute , parce qu'elle vous sert à porter un jugement défavorable sur l'Ouvrage ; quel procédé de la part d'un Journaliste , d'un Médecin !

Si tout ce que j'ai cité de votre extrait porte l'empreinte de l'injustice & de l'infidélité , ce n'est rien en comparaison de ce qui suit.

Mais nous nous souvenons , dites-vous , M. Bacher , que les expériences de M. Mittié ont manquées à l'Hôpital des Gardes-Françoises , & cela est assurément fâcheux pour les Observations sommaires ; il n'est pas possible d'être d'aussi mauvaise foi & d'en imposer aussi hardiment.

Si , dans quelque tems , avec l'aide du Saint-Esprit , car je ne suppose pas que cela puisse arriver autrement : vous veniez , M. Bacher , à découvrir une autre méthode , ou d'autres moyens de guérir la maladie Vénérienne , & qu'agissant différemment que vous avez fait avec vos soi-disant pilules , vous publiez vos découvertes , comme j'ai fait des miennes ; alors ,

si un Journaliste , un Médecin , ou tout homme mal intentionné , pour combattre votre méthode & vos remedes , vous objectoit le manque de succès de la tisane Caraïbe , que lui répondriez-vous ? Quelle opinion en auriez-vous ? Et comment le Public , qui est intéressé à ces sortes de discussions , doit-il regarder l'homme qui , pour lui masquer la vérité , & l'éloigner des secours qu'on lui présente , use d'un pareil subterfuge. Eh bien, M. Bacher, vous êtes cet homme , qui manque d'une maniere si reprehensible à la vérité & au Public , en opposant à mes Observations un fait faux , une fausse citation , une fausse anecdote.

J'ai été Commissaire dans les expériences faites à l'Hôpital des Gardes-Françoises , comme vous l'avez été pour la tisane Caraïbe. J'avois , il est vrai , moi-même proposé ce remede , d'après les bons effets que j'en avois vus ; j'en ai dirigé & suivi l'administration. Ce remede n'étoit point de moi , j'en ignorois la composition ; tout le monde favoit que c'étoit

le remede de Velnos. Il a guéri les cas simplement Vénériens, j'en ai été témoin, cela est conigné dans les Procès-verbaux, dont on m'a délivré une copie que j'ai sous les yeux. Mais il n'est pas question de discuter, ici, l'efficacité de ce remede.

Quoi qu'il en soit, ce remede n'étant pas de ma composition, je n'aurois pas eu plus de droit de me prévaloir de ses bons effets, que vous en avez de m'objecter son prétendu manque de succès & que l'on auroit de vous imputer les mauvais effets de la tisane Caraïbe.

Mes Observations sommaires sont plus théoriques que pratiques, puisqu'elles ne renferment aucun détail sur la pratique; c'étoit donc par des objections à mes principes, à leurs conséquences, qu'il falloit y répondre, les combattre, & ne pas rapporter, comme un argument victorieux, la citation d'un fait faux, dont vous faites une fausse application, pour donner le change au Public, & l'amener à votre but, en l'induisant en erreur sur mon compte.

Quand bien même , ce fait particulier seroit aussi vrai qu'il est faux , il ne concluroit rien à l'égard d'une pratique générale. Recourir à cet artifice pour attaquer ma doctrine , c'est manquer à la vérité , à la justice ; à l'honneur , & fouler aux pieds toute considération , tout respect humain.

Si je cherche à me garantir des coups qu'on me porte avec des armes qu'il est honteux à des Médecins d'employer , à qui le talent seul doit fournir des raisons pour attaquer ou défendre : si je cherche, dis-je, à parer les traits de l'ignorance & de la méchanceté , c'est moins que je les craigne que pour les effets qui en résultent. Je ne voudrois pas avoir sacrifié en vain , au salut du Public , mes veilles & mes travaux.

Comme il est trop pénible de se défendre contre l'impéritie & les discours calomnieux , je finirai par ce dernier article.

Car si M. Mittié prétend toujours être en droit de tenir à son système , le Public peut aussi en exiger des garans ; c'est - à - dire ,

des Observations non sommaires , mais constatées , & M. Mittié en doit produire de telles , sans quoi il expose ses Observations sommaires à être confondues avec les Affiches des Nicole , des Agironi , &c.

N'en doutez point , je tiendrai , constamment , à mon système , & je défendrai , envers & contre tous , une cause si intéressante ; je soutiendrai une vérité d'autant plus précieuse , qu'elle contribuera au soulagement du genre humain. Les honnêtes gens me plaindront des procédés que j'éprouve , loueront mon zèle , applaudiront à ma constance. N'en doutez pas non plus , j'aurai , dans peu , la satisfaction de voir des hommes instruits revenir de leurs préjugés , se joindre à mes efforts , & reconnoître l'utilité de mes découvertes.

Que l'on exige des garants de ce que j'avance , cela est raisonnable , mon intention a toujours été d'en donner. Avant de publier le précis de ma doctrine , je l'avois fait précéder , pour l'appuyer , d'un grand nom-

bre d'observations , & des cures très-remarquables , que j'ai cru au-dessous de moi de rapporter ; mais que j'avois communiquées à des personnes de l'Art , ou dont elles avoient été témoins. Comme la plupart ont altéré , tronqué & nié les faits , ou les ont attribués à d'autres remèdes , qu'à ceux qu'ils ont vu administrer , je ne fais par quel motif ils ont tergiversés , quand il a été question de donner leur avis & de s'expliquer.

Afin de prévenir toute contradiction , au lieu de produire des observations bien constatées , que l'on contesteroit toujours , parce que ceux qui n'auroient pas été témoins des faits , feroient en droit d'en douter ; d'ailleurs , il y a tant de moyens de dénigrer la vérité. Qui le fait mieux que vous , M. Bacher ? J'ai jugé qu'il étoit plus convenable de mettre , par la publication de mes Observations sommaires , les Médecins à portée de faire eux-mêmes des expériences , des observations , pour vérifier & constater les miennes : y avoit-il d'autres

moyens ? Etoit-il en mon pouvoir de faire mieux ? Si cela est , qu'on me le prescrive.

Incapable de vous former une idée de la nature & de l'étendue de mon travail , vous en avez jugé , M. Bacher , avec les lumieres d'un Marchand de Pilules ; & vouloir *confondre mes Observations sommaires avec les Affiches des Nicole , des Agironi , &c.* est une grande , plate , sottise méchanceté , qui confirme la remarque que les hommes se peignent dans leurs écrits , & que leur jugement tient à leur maniere d'être (5).

Quoique vous en disiez , M. Bacher, mes Observations , toutes sommaires qu'elles sont , (qu'on pardonne à ma délicatesse blessée ce trait d'amour-propre que je crois fondé) renferment plus de doctrine , de lumiere , de faits & des vérités , depuis la page 37 , jusqu'à la 41^e , que n'en contiennent tous les Ouvrages qui traitent cette matiere , ceux même que l'on a jugé dignes de l'immortalité.

S'il y avoit une Cour de Justice où l'on

citât les ennemis du bien public , je vous y dénoncerois , M. Bacher , comme coupable , au premier chef , du crime de lèze-humanité , pour vouloir , par des raisons fausses & injurieuses , arrêter , dans sa source , le bien que je fais aux hommes ; bien qu'ils retireront un jour de mes découvertes ; bien qu'aujourd'hui l'intérêt rejette , l'envie déprisée , l'amour-propre combat & l'ignorance méconnoît.

F I N,

N. B. IL n'y a point de traitement plus défectueux , à tous égards , que celui des maladies Vénériennes : mais aussi , il n'y en a point qui soit plus susceptible de perfection , en renonçant aux usages que l'on suit d'après le faux préjugé que l'on a.

Ce que j'ai publié sur le traitement des maladies Vénériennes , intéresse trop le Gouvernement , pour que les Ministres , qui envisageront le bien qui en résultera pour le particulier & pour l'Etat , n'y fassent pas attention.

Tout malade Militaire , Marin & autres , de quelque condition qu'il soit , sera traité à la garnison ou en campagne , suivant mes principes , par les différens moyens que j'ai indiqués , d'après l'expérience que j'en ai , sans frais , sans gêne , sans inconvénient , & sans discontinuer , chacun dans son état , d'en remplir les fonctions , pendant son traitement , en toute saison , tant sur mer que sur terre.

Sous un Roi qui se plaît à donner à ses Sujets , dont il se regarde le Pere , des preuves d'humanité & de bienfaisance , l'on doit espérer que les personnes faites pour seconder

ses vues , remplir ses intentions , exécuter ses volontés , animées des mêmes sentimens , chercheront à se convaincre de la vérité & de l'utilité de mes découvertes , & me mettront à même , pour en étendre à tous ses Sujets les effets salutaires , de joindre , publiquement , l'exemple aux préceptes , comme je l'ai déjà proposé plusieurs fois à différens Ministres.

Les Médecins & Chirurgiens des Troupes & des Hôpitaux , en suivant mes principes , donneront à ces hommes utiles des secours prompts , efficaces , faciles & peu dispendieux ; le Roi en retirera le plus grand avantage par la diminution de la dépense de ses Hôpitaux , par la conservation de ses Sujets , & par la continuation de leur service en tems de guerre ; objets de la plus grande importance , qu'aucune méthode n'a pu remplir.

Dans les cas ordinaires , chez les Sujets sains d'ailleurs , le traitement des Officiers , Soldats , Matelots , reviendra au Roi à un prix si modique , que je n'ose le dire , parce que les hommes , qui ne jugent que d'après ce qu'ils font & ce qu'ils savent , sont portés à nier ou rejeter comme faux & impossible ce qu'ils ne conçoivent pas.

Quand les symptômes seront graves , rebelles , quand il y aura complication , il n'en coûtera que les frais de préparation en suc , tisane , extrait ou syrop , faite avec l'une ou l'autre des plantes les plus communes que j'ai désignées , & que l'on trouvera dans le premier champ ou le premier jardin.

J'admets , à peine , qu'il y ait un malade manqué sur mille , avec la certitude physique , par la nature des moyens qu'on emploiera , par la maniere dont ils seront administrés , qu'il n'arrivera pas le moindre accident à aucun.

Quand ma proposition sera acceptée , vous ferez le premier , M. Bacher , que j'inviterai à venir être témoin du succès ; vous me verrez faire , suivant les principes que j'ai établis , l'application des différens moyens que j'ai indiqués dans mes Observations sommaires.

La maniere la plus satisfaisante , pour moi , de me venger de vos injures , sera de vous convaincre d'une vérité que vous avez méchamment attaquée , & mal - honnêtement combattue.

NOTES.

NOTES.

(1) Page 13. *V*ous avez , dites-vous , *rendu compte de l'Aitiologie de la salivation, dans votre Journal du mois de Novembre 1777 , pag. 385 ;* dites , plutôt , que vous avez fait un conte , & un conte qui n'a pas le sens commun.

Car , après quelques foibles objections , qui trouveront leur réponse dans ma réplique générale , vous dites : *je ne suivrai pas M. Mittié , dont le but est de défendre les bains.* Et qu'est-ce que les bains , auxquels vous paroissez réduire le but de mon Ouvrage , pour que je les défende , ont de rapport avec l'Aitiologie que je donne , au moyen de laquelle j'établis une comparaison de la différence & des avantages qu'il y a pour la pratique , entre la combinaison , qui se fait dans l'économie animale , du mercure donné en friction , & des préparations salines mercurielles prises intérieurement ? Dans la Préface de cette Aitiologie , où j'expose le plan de mon Ouvrage , & dans le dernier chapitre qui en est la conclusion , où je résume tout mon travail , y est-il question des bains ? Dans tout le cours de l'Ouvrage , y a-t-il un seul endroit où je défende les bains ?

C'est donc là, M. Bacher, votre maniere de voir un Ouvrage; de l'analyser & d'en rendre compte ; peut-il y en avoir un plus faux , plus absurde , que celui que vous avez rendu de mon Aitiologie ? La honte que j'en ai eue pour vous, comme Médecin , m'a empêché , dans le tems, de relever une pareille absurdité : si je le fais à présent , c'est que cette sottise & toutes celles que vous avez écrites contre moi & mes Observations , servent à prouver votre déraison & vos torts à mon égard.

Cependant vous êtes, M. Bacher , un de ces Juges , un de ces Arbitres du savoir & de la réputation d'un Médecin Auteur. Vous êtes un de ces Censeurs qui n'ont pour but que d'éclairer , dont les jugemens sont faits pour instruire ; d'après lesquels un Lecteur trompé , regarde comme autant d'arrêts , ce que vous prononcez sur la bonté & l'utilité des Ouvrages nouveaux. Que l'on est dans l'erreur en croyant aux hommes les qualités & le mérite que leur fonction exige ! Quand on vient à comparer vos Extraits avec les Ouvrages dont vous rendez compte , l'on doit être étonné de vous voir répondre si mal à ce que l'on attend de vous comme Journaliste. Cela peut-il être autrement ? Vous vous mêlez de censurer ce que vous ne comprenez pas. Si vous joignez de la méchanceté à vos décisions , ce qui vous est ordinaire , quel degré d'instruction & de vérité vous ajoutez à votre critique. Aussi votre Journal , de

l'aveu public , est-il singulièrement recommandable par votre honnêteté, votre impartialité , & sur-tout , par vos profondes connoissances. Il faut en convenir, M. Bacher, le Journal de Médecine , entre vos mains , peut passer pour *la fleur des Journaux*.

(2) Page 15. Jean Fernel , premier Médecin de Henri II & de Catherine de Médicis, Médecin de la Faculté de Paris , qui se glorifiera toujours de l'avoir eu pour Membre. Fernel joignoit à une vaste théorie , une pratique consommée. Son savoir profond & l'étendue de ses connoissances, lui ont fait donner le surnom d'Hippocrate Français. Aucun Médecin n'a fait un tableau plus horrible ni plus fidele des ravages & des accidens que le mercure occasionne ; il avoit vu son insuffisance & en avoit condamné l'usage avec des expressions que je ne rapporte point , par égard pour ceux qui suivent cette méthode ; il avoit voulu y substituer celle de végétaux , & l'avoit commencée avec succès.

L'on ne manquera pas de dire , que depuis on s'est bien éclairé & que l'on a perfectionné le traitement par les frictions. Je répondrai que les accidens dont Fernel a été témoin , & qu'il a rapportés, se voient également aujourd'hui ; deux siècles & demi d'usage du mercure , ont rendu circonspects ceux qui l'emploient , sans que l'expérience les ait instruits. La méthode que l'on suit aujourd'hui, est moins

cruelle, il est vrai; mais elle est aussi aveugle, aussi empirique qu'elle l'étoit alors, & n'est pas plus efficace. J'ose assurer que l'on ne parviendra jamais à l'améliorer, ni à faire de la méthode des frictions, un traitement bon & sûr. La nature du mercure y met un obstacle insurmontable; parce qu'il est inhérent à sa manière d'agir, outre le danger, l'infidélité de ses effets, l'ignorance & les ténèbres qui envelopperont toujours son usage.

(3) *Page 29.* Ceux qui n'examinent ou qui ne parlent d'un Ouvrage que pour le décrier, sont tellement emportés par l'envie de nuire, & aveuglés sur les moyens de le faire, que leur critique, loin de découvrir les défauts de l'Ouvrage, prouve leur ignorance & leur méchanceté. Tels sont ceux qui blâment mes prétendues restrictions, entr'autres celle que je fais sur la manière d'administrer les remèdes que je propose. Ce reproche annonce évidemment que ceux qui le font, ne m'ont pas lu, ou sont des ignorans, ou par mauvaise foi avancent une fausseté, dont la preuve se trouve consignée en différens endroits de mes Observations. J'entre dans le détail suivant, par rapport au Public, qui adopte aveuglément l'opinion vraie ou fausse que les gens de l'Art lui donnent.

Comme quelques uns, guidés par des motifs d'intérêt ou d'amour-propre, ne lui présentent les choses que sous un aspect convenable à leurs vues; dans l'impossibilité d'attr-

quer ouvertement ma doctrine, ils en disent tout le mal possible; afin de maintenir ce même Public dans une erreur contre laquelle je cherche à le mettre en garde, pour qu'il ne soit plus leur dupe ni leur victime.

Les remedes qui s'administrent intérieurement, se divisent en altérans & en évacuans, distinction qui tient à leur effet; ceux-ci procurent une évacuation des humeurs par les voies ordinaires; ceux-là changent insensiblement la qualité viciée des humeurs, & les ramènent à leur état naturel sans procurer d'évacuation. Ces remedes en général, par leur maniere d'agir, remplissent toutes les indications que l'on a, en évacuans ou sans évacuer.

J'ai dit, page 24 des Observations sommaires: « Toute
 » évacuation quelconque portée au-delà de la naturelle, ou
 » continuée quelque tems, est inutile ou même contraire
 » à la guérison de la Maladie vénérienne.... Il y a eu,
 » néanmoins, des malades guéris, en essuyant de grandes &
 » longues évacuations; mais ce n'est pas à ces évacuations
 » qu'on doit attribuer leur guérison.... L'expérience jour-
 » naliere prouve que, par toutes les méthodes possibles,
 » le traitement le mieux conduit, la guérison la plus heu-
 » reuse & la plus assurée se fait sans évacuation sensible ».

Quelle conséquence doit-on tirer de ces faits de pratique? Si des deux manieres d'agir que les remedes ont, j'en exclus une, laquelle reste-t-il à choisir? Se peut-il

qu'il y ait des critiques assez ignares & inconséquens pour me faire une pareille objection, & d'assez méchans pour me faire un crime de cette prétendue restriction !

D'après ce que je rapporte, & ce que j'ai dit ailleurs, « que les remèdes anti-vénériens ne guérissent que par » leur propriété stimulante, & en agissant comme toniques », pouvois-je donner des règles plus claires, plus simples & plus positives, ni m'expliquer mieux ? Comment des gens hors d'état de comprendre ces règles, saisiront-ils la doctrine qui les enseigne ? C'est cependant le plus grand nombre de cette classe d'hommes, qui apprécie & juge mon Ouvrage !

(3) *Page 34.* Quand vous ne rencontrerez chez vos Malades, aucune complication ni contre-indication, suivez tout simplement mon plan général de curation, & ce qui est dit dans la note précédente. Quant aux cas particuliers, tels que les suivans, donnez vos pilules avec beaucoup de ménagement aux femmes enceintes, ou sujettes à des pertes ; aux hommes sujets à des hémorragies par le nez, au crachement de sang, à un flux hémorrhoidal, aux poitrinaires, aux vaporeux, aux hypocondriaques, à ceux qui ont une constitution bilieuse ou sanguine, ou une disposition inflammatoire. Les remèdes toniques, stimulans, sur-tout ceux qui composent vos pilules, s'ils ne sont pas administrés avec prudence, par leur qualité & par leurs effets, doivent

naturellement occasionner les accidens dépendans de l'augmentation du ton & de la sensibilité des solides, de l'augmentation du mouvement, & de la chaleur des fluides chez des sujets qui ont une disposition prochaine à ces accidens : mal que l'on prévient, ou auquel on remédie, en proportionnant la dose du remède à son effet, que l'on modère par une boisson suffisante d'une infusion ou décoction des plantes appropriées à la constitution du sujet, & convenable à l'accident qui peut survenir par l'usage du remède propre à l'occasionner. Je souhaite, M. Bacher, pour l'honneur de vos pilules, & pour le bien de vos malades, que vous me compreniez, & que ceci fût à votre instruction : dans mon *Traité de pratique*, je vous en apprendrai d'avantage.

(4) P. 45. Ne pas connoître l'instrument dont on se sert ; n'avoir aucune règle pour manier cet instrument dangereux ; faire avec lui le bien & le mal, indistinctement ; ignorer ce qui les occasionne ; par conséquent, n'être jamais sûr de faire l'un & d'éviter l'autre ! Comment ne pas se plaindre d'un tel moyen, de la méthode & de ceux qui l'emploient, & ne pas demander à quel titre l'on veut que ce remède soit regardé comme le meilleur, & ceux qui enseignent la manière de s'en servir, comme les maîtres dans cette partie de l'Art de guérir ! D'après leur faux système, & l'autorité de quelques Médecins célèbres

dont il s'appuient , n'est-on pas en droit de leur faire , & à leurs malades , l'application de ce vers de VIRGILE ?

Quidquid delirant Reges pleđuntur achivi.

(5) Page 76. Quand l'expérience aura appris à distinguer les vérités que je publie , des erreurs que je combats ; quand le tems aura apprécié à leur juste valeur , mes découvertes , l'on verra de quelle embouchure la renommée aux deux trompettes se servira pour annoncer mes Observations sommaires , & le jugement qu'en a porté M. Bacher.

Fautes à corriger.

Page 7 , ligne 8 , avancée ; lisez , avancées.

Page 26 , ligne 10 , digne ; lisez , digne.

Page 43 , ligne 10 , il n'y a pas de personnes ; lisez , il n'y a personne.

Page 55 , ligne 13 , pour l'aveu ; lisez , par l'aveu.

Page 59 , ligne 8 , représentée ; lisez , présentée.